

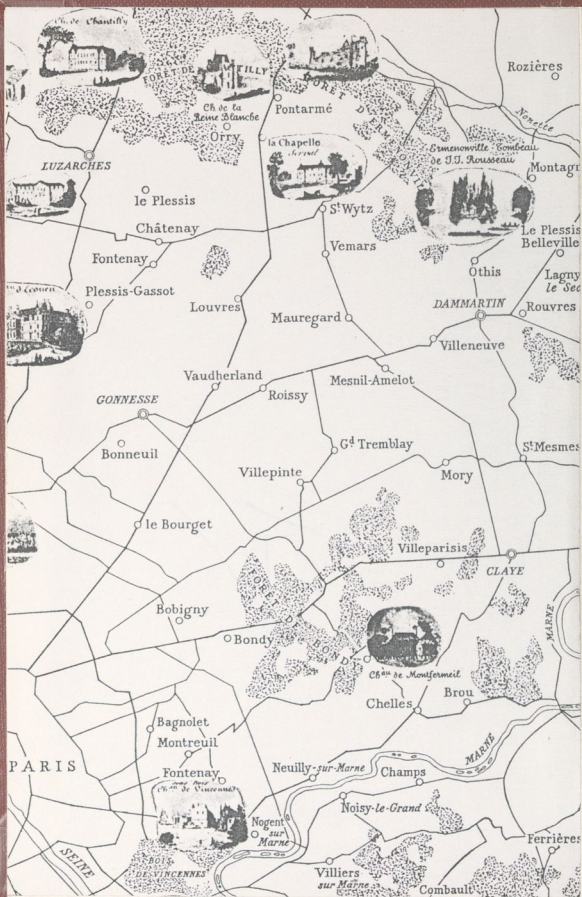
écrivains de toujours

NERVAL

raymond jean

m

Corbis



A Marcou et Jean Ballard

Ma situation est bonne, quoique toute dans l'avenir...
(GÉRARD à son père, huit mois avant sa mort.)

Le Destin.

Je suis le Ténébreux, — le Vout¹, — l'Inconsolé.
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule Etoile est morte, — et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Melancholie.

Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé
Rends-moi le Caucassien et la mer d'Italie
La fleur² qui plaisait tant à mon cœur désolé
Et la treille où le pampre à la Rose s'allie³

Suis-je amour ou Shéhérazade? L'usignol ou Biron?
Mon front est rouge encor du baiser de la Reine (4)
J'ai rêvé dans la Grotte où nage la Syrene...

Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron :
Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée (5)

(1) ~~le Prince~~ ^{olim: Manolo} (2) l'ancolie (3) jardin d. Vatican
(4) ~~la Reine Canace~~ (5) ^{melusine} ou Mante.

NERVAL

raymond jean

BIBLIOTHEQUE DE FRANCE



3 7513 00057742 8

84134

NERV

S

JE

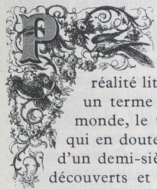
A41



écrivains de toujours/seuil



NERVAL HIER ET AUJOURD'HUI



eu d'écrivains mieux que Gérard de Nerval justifient cette affirmation de Roland Barthes selon laquelle la réalité littéraire est « un système fonctionnel dont un terme est fixe : l'œuvre, et l'autre variable : le monde, le temps qui consomment cette œuvre ». A qui en douterait il suffirait de rappeler que si au cours d'un demi-siècle les écrits de Nerval n'ont cessé d'être découverts et redécouverts, ils n'ont dû cette prodigieuse fortune qu'aux nouvelles formes de sensibilité, aux nouveaux systèmes de lecture mis en place par notre époque, qui en ont permis la révélation et en quelque sorte l'*accomplissement*. Mais cette constatation serait de peu de portée si l'on n'en tirait les conséquences qui s'imposent et en particulier celle-ci : une œuvre comme celle de Nerval doit être étudiée en elle-même, mais aussi hors d'elle-même, dans une perspective historique d'« enrichissement », c'est-à-dire en fonction des conditions multiples qui, à telle étape de la carrière posthume de son auteur, conduisent à la comprendre, à l'apprécier et à la présenter dans un certain éclairage. Elle n'a pas une signification close, arrêtée, limitée. Elle a moins besoin d'être saisie dans sa genèse (contrairement à la démarche de l'histoire littéraire traditionnelle) que dans son devenir. Il est

légitime de la définir en relation avec certains « moments » de la conscience littéraire du XIX^e ou du XX^e siècle où se reflète l'évolution de nos modes de penser et de sentir, de notre conception de la littérature.

Nerval assiste, à la fin de sa vie, à la naissance de sa propre légende. De la brochure qu'Eugène de Mirecourt lui consacre en 1854, il écrit : *C'est exagéré et plein d'erreurs*. Le public cultivé se fait déjà une fausse idée de son personnage. Le grand public le découvre à travers sa mort : c'est-à-dire à travers le témoignage de ses amis, amenés au lendemain de sa mort (nécessairement « traumatisante » pour eux) à retracer sa vie ou à prononcer son éloge. La notice nécrologique, avec tout ce qu'elle comporte de conventionnel, est le premier type de commentaire qui fixe une certaine image de lui. Elle ne lui a d'ailleurs pas été épargnée de son vivant : lors de sa première crise de 1841, Jules Janin s'était dépêché d'« enterrer » son esprit dans un article du *Journal des Débats*, et Gérard ironisait avec amertume sur ce texte (notant avec une perspicacité prophétique : *De sorte, mon cher Janin, que je suis le tombeau vivant du Gérard de Nerval que vous avez aimé, produit et encouragé si longtemps*). Lorsqu'il disparaît réellement, les hommages funèbres se succèdent : le discours de Francis Wey sur sa tombe, l'article de Théophile Gautier dans *la Presse*, la chronique de Félix Mornand dans *l'Illustration*, l'épithaphe de Méry, les souvenirs de Dumas. C'est toujours le même genre de texte bien intentionné où se précise une certaine vision « gentille » et tempérée du disparu et de son œuvre. Et c'est probablement parce que tous ces propos ont été tenus par des écrivains ou des journalistes qui se plaçaient plus volontiers sur le terrain de la camaraderie littéraire, de l'anecdote ou du pittoresque que sur celui de l'authentique sympathie créatrice (et qui constituaient d'ailleurs le compagnonnage réel de Nerval) que dans un premier temps se forme une image « mineure » du poète.

Dans un deuxième temps, Nerval vit souterrainement dans la mémoire de ceux qui l'ont soigné, qui l'ont connu, qui ont entendu parler de lui par leurs pères : Aristide Marie interroge à son sujet le docteur Émile Blanche, Henry Houssaye, le fils

Fenilleton du Journal des Débats

GÉRARD DE NERVAL.

Ceux qui l'ont connu pourraient dire au besoin toute la grace et toute l'innocence de ce gentil esprit qui tenait si bien sa place parmi les beaux esprits contemporains. Il avait à peine trente ans, et il s'était fait, en grand silence, une renommée honnête et loyale, qui ne pouvait que grandir. C'était tout simplement, mais dans la plus loyale acception de ce mot-là : la *poésie*, un poète, un rêveur, un de ces jeunes gens sans fiel, sans ambition, sans envie, à qui pas un bourgeois ne voudrait donner en mariage même sa fille borgne et bossue; en le voyant passer le nez au vent, le sourire sur la lèvre, l'imagination éveillée, l'œil à demi fermé, l'homme sage, ce qu'on appelle des hommes sages, se dit à lui-même : — Quel bonheur que je ne sois pas fait ainsi ! Vous auriez mis celui là au milieu d'une élection quelconque, que pas un électeur ne lui eût donné sa voix pour en faire le troisième adjoint à M. le maire; dans la garde nationale, tout ce qu'il eût pu jamais espérer, c'eût été d'être nommé caporal par dérision et avec le consentement de son épicier, de son bottier ou de son marchand de bois. Mais de tous les honneurs de ce monde il ne s'inquiétait guère, le pauvre enfant.

Il vivait au jour le jour, acceptant avec reconnaissance, avec amour, chacune des belles heures de la jeunesse, tombées du sein de Dieu. Il avait été riche un instant, mais par goût, par passion, par instinct, il n'avait pas cessé de mener la vie des plus pauvres diables. Seulement il avait obéi plus que jamais au caprice, à la fantaisie, à ce merveilleux vagabondage dont ceux-là qui l'ignorent disent tant de mal. Au lieu d'acheter avec son argent de la terre, une maison, un impôt à payer, des droits et des devoirs, des soucis, des peines et l'estime de ses voisins les électeurs, il avait acheté des morceaux de toiles peintes, des fragmens de bois vermoulu, toutes sortes de souvenirs des temps passés, un grand lit de chêne sculpté de haut en bas; mais le lit acheté et payé, il n'avait plus eu assez d'argent pour acheter de quoi le garnir, et il s'était couché, non pas dans son lit, mais à côté de son lit, sur un matelas d'emprunt. Après quoi, toute sa fortune s'en était allée pièce à pièce, comme s'en allait son esprit, causerie par causerie, bons mots par bons mots; mais une causerie innocente, mais des bons mots sans malice et qui ne blessaient personne. Il se réveillait en causant le matin, comme l'oiseau se réveille en chantant, et en voilà pour jusqu'au soir. Chante donc, pauvre oiseau sur la branche; chante et ne songe pas à l'hiver. — laisse les soucis de l'hiver à la fourmi qui rampe à tes pieds

d'Hippolyte Lucas, Judith Gautier. C'est la période de son purgatoire, un temps où il n'a plus de « contemporains » sans avoir trouvé encore ses exégètes ou ses lecteurs de l'avenir. Au seuil du xx^e siècle, la critique officielle l'ignore : René Doumic ne le mentionne pas, Lanson le signale dans une note.

La première renaissance nervalienne – que M. J. Senelier situe entre 1901 et 1926 – se fera sous le signe des vertus suspectes d'une France nationaliste. Au lendemain d'une vague de travaux de défrichage (la thèse de Julia Cartier, le livre de Gauthier-Ferrières, la *Correspondance inédite* rassemblée par Jules Marsan), Barrès s'enchantera de Nerval, et avec lui toute une pensée littéraire de droite, parce qu'il est attaché au Valois, la terre de ses ancêtres maternels, et revendique son *enracinement* dans cette province, parce qu'il y a en lui quelque chose de bien *français*. C'est l'époque où Jacques Boulenger vante les charmes du « pays de Sylvie ». C'est l'époque où se dessine le visage rassurant d'un Gérard de Nerval « Ile-de-France », inséparable de paysages brumeux où des peupliers tremblent sur de l'eau verte. Comme le note J.-P. Richard, certaines de ses rêveries ésotériques sur les races, leurs origines, leurs chutes, pouvaient en outre être propres à nourrir les réflexions des épigones d'un Gobineau. Toutefois ce « nervalisme » tendancieux se révèle utile puisqu'il crée des conditions intellectuelles favorables à l'éveil des curiosités et à la mise en chantier de travaux d'une importance capitale. C'est de lui que naîtront des ouvrages comme la grande biographie d'Aristide Marie publiée en 1914 (et dédiée à Barrès) ou la capitale édition Champion des œuvres du poète, qui marquent le point de départ d'une vraie connaissance de Nerval.

Mais parallèlement à ces découvertes – et c'est ici que les choses deviennent plus complexes – se font jour d'autres appréciations, plus secrètes, plus originales aussi. Nous savons aujourd'hui combien Proust plaçait haut l'œuvre de Nerval et quelle parenté précise il y discernait avec ses propres recherches. Or il se situait à un point de vue exactement contraire à celui de ses contemporains et s'insurgeait avec une singulière vigueur contre la fausse admiration barré-

sienne : « *Sylvie* est admirée si à contresens à mon avis, disait-il, que je préférerais presque l'oubli où l'a laissée Sainte-Beuve et d'où au moins elle pouvait sortir intacte et dans sa miraculeuse fraîcheur. » Et il ajoutait : « Cette histoire que vous appelez la peinture naïve, c'est le rêve d'un rêve, rappelez-vous ! » C'est dire qu'à ses yeux l'œuvre de Gérard, loin de relever des catégories du charmant ou du pittoresque, exprimait l'angoisse d'une plongée à travers le temps et éclairait ce qu'il appelait « les nuances troubles, les lois profondes, les impressions presque insaisissables de l'âme humaine ». Il est sans doute le premier à avoir osé prononcer le mot de « génie » à propos de Nerval. Mais si la clairvoyance de Proust fut grande, il semble que son admiration demeura confidentielle et que sa voix ne se fit pas entendre. L'année même de sa mort, en 1922, avait lieu à Loisy et à Ermenonville une « Fête de Sylvie » conçue sur le mode folklorique et régionaliste – et dont le bruit remplit tous les journaux de l'époque – propre à présenter l'image la plus affadissante du poète.

Le réveil vint des surréalistes. Il faut dire ici qu'Apollinaire avait pressenti dès 1911 tout ce que recelaient l'œuvre et la personnalité de Gérard : « Esprit charmant ! Je l'eusse aimé comme un frère », disait-il dans un article du *Mercury* à l'occasion d'une souscription organisée à Paris pour élever un monument à Nerval – phrase qui ne va pas très loin en apparence mais a tout de même le mérite d'attirer l'attention sur la *fraternité* secrète qui pouvait exister entre les deux poètes et qui à l'examen se révèle parfaitement fondée. André Breton, en 1924, dans le premier *Manifeste du surréalisme*, devait faire le pas décisif : « A plus juste titre encore, écrit-il à propos du terme de surréalisme dont il explique le choix, sans doute aurions-nous pu nous emparer du mot *supernaturalisme* employé par Gérard de Nerval dans la dédicace des *Filles du feu*. Il semble en effet que Nerval posséda à merveille l'esprit dont nous nous réclamons. » Déclaration capitale que Breton faisait suivre de deux phrases, particulièrement significatives, du texte auquel il se référait. En fait l'attitude des surréalistes en face de Nerval est complexe :



Le Rhin, à St-Goar.

elle oscille de l'admiration doctrinale à la fascination devant l'expérience vécue de la folie, de la lecture « illuminante » d'*Aurélia* à l'émotion-choc née de la rencontre fortuite d'une phrase insolite (ainsi la phrase : *il fait si beau que l'on ne peut se rencontrer ni s'embrasser dans les maisons* qu'Éluard transcrivait avec dévotion dans son album de citations favorites). Mais l'essentiel était que Nerval fût mis à sa vraie place et que la voie fût ouverte à une interprétation toujours plus pénétrante, une compréhension toujours plus riche de son œuvre.

La période de la Seconde Guerre mondiale voit, comme celle qui précédait 1914, s'affirmer une recrudescence d'intérêt pour cette œuvre. C'est la deuxième renaissance nervalienne. Il n'est pas inutile de souligner que l'atmosphère même de la guerre et de l'occupation y contribua dans la mesure où les esprits, se détournant provisoirement des contraintes du réel et de l'histoire, étaient amenés à s'intéresser à des formes d'expression littéraires, notamment poétiques, de nature à favoriser une promotion du rêve et de la vérité intérieure de l'homme, seuls refuges alors possibles de sa liberté. Albert Béguin avait préparé le terrain dès 1937-1939 avec *l'Âme romantique et le Rêve* où, montrant les accords profonds qui existaient entre Nerval et le romantisme allemand, il contribuait d'une manière décisive à la situation de

l'œuvre du poète dans son véritable jour. Son influence critique allait dominer et inspirer longtemps les travaux entrepris sur Nerval. Elle agissait indiscutablement dans le sens de la ferveur et de la sympathie la plus profonde – et à ce titre Béguin, incomparable « éveilleur » dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, a *révélé* Nerval à toute une génération –, mais elle imprégnait cependant la réalité nervalienne d'un spiritualisme, d'un mysticisme chrétien qui, en éclairant certains aspects, en faussaient d'autres.

Il est vrai que les chemins frayés dans les vingt années précédentes n'étaient pas pour autant oubliés et que certains s'y avançaient d'un pas discret mais sûr. Giraudoux, à sa manière, parlant d'*Aurélia*, redécouvrait en Gérard le poète lucide de l'insolite. Georges Poulet, dans un remarquable article publié en 1938, *Sylvie ou la pensée de Gérard de Nerval*, retrouvait la voie proustienne de la connaissance de Nerval. Mais l'apport de Béguin demeurait capital et les exégèses se faisaient chaque jour plus nombreuses dans les directions qu'il avait indiquées. On prenait conscience de l'importance de l'ésotérisme, de l'alchimie, de l'occultisme dans l'œuvre de Gérard, avec des essais, des travaux comme ceux de René Daumal (l'important *Nerval le Nyctalope*), de Roland de Renévill ou de Georges Le Breton. Cette tendance devait atteindre son point culminant avec le livre de M. Jean Richer, *Gérard de Nerval et les doctrines ésotériques*, en 1947. Toutefois Jean Richer, conduit par ses intuitions à des travaux d'histoire littéraire de plus en plus rigoureux, était amené à élargir considérablement le champ de ses recherches et devenait en quelques années le maître incontesté de l'érudition nervalienne : les textes qu'il découvrit, les matériaux qu'il porta au jour, les renseignements et documents qu'il rassembla constituent un ensemble d'une valeur inappréciable.

Grâce à lui, une connaissance enfin sérieuse et objective de Nerval fut possible. Et de nombreux nervaliens, tels François Constans ou Gilbert Rouger, trouvèrent dans ses investigations un précieux stimulant. C'est ainsi que fut progressivement mis au point ce que l'on pourrait appeler notre *vision* moderne de Nerval. Il faut insister sur le terme

de « moderne », car peu d'écrivains ont eu le privilège de répondre aussi bien aux ambitions, voire aux besoins critiques de notre époque. D'abord l'œuvre de Gérard était porteuse de mythes, comme devait le souligner Mme M.-J. Durry, et offrait par là même un monde à déchiffrer. Mais surtout elle se pliait comme à souhait à tous les systèmes d'interprétation, à toutes les « grilles » que la nouvelle critique mettait en circulation. Aux tenants de la psychanalyse, elle proposait une riche matière onirique à explorer, d'innombrables réseaux de complexes et d'obsessions à découvrir : L.-H. Sébillotte devait le pressentir sur un plan presque médical avant que Charles Mauron ne le confirme sous l'angle plus littéraire de la psychocritique. Aux « thématistes », elle apportait une moisson inépuisable d'images récurrentes et de motifs révélateurs : Georges Poulet y mettait en lumière l'importance de la dimension du temps ou de tel signe privilégié, tandis que J.-P. Richard y décelait la présence de thèmes propres à l'exercice d'une critique des profondeurs. Aux « structuralistes », elle offrait tout un jeu de schèmes invitant à la pratique des formes les plus neuves de lecture : il n'est pas indifférent de noter que, dans sa préface à un ouvrage sur les romans de Robbe-Grillet, Roland Barthes puisse se féliciter de voir la critique user à propos d'un romancier contemporain « d'une méthode de déchiffrement qu'on a mis chez nous un demi-siècle à appliquer à des auteurs comme Nerval ou Rimbaud ».

De là à dire que le Nerval auquel nous nous intéressons aujourd'hui est un produit de la critique moderne, il n'y aurait qu'un pas. Il faut éviter de le franchir. Car, même si cette vue comporte une part de vérité, on ne saurait oublier que seule la profonde originalité du génie nervalien a pu légitimer cette variété, cette richesse, cette hardiesse d'interprétation. Doué, comme le dit Charles Mauron, d'une extraordinaire « élasticité mentale » qui « lui permit d'osciller entre la pensée magique de l'inconscient et une pensée consciente très sensible à certains aspects du réel », Nerval se situait spontanément au niveau d'une analyse critique dont son époque ne pouvait avoir le soupçon mais dont la nôtre s'approprie chaque jour davantage les ressources.

C'est un privilège dont la contrepartie inévitable est l'inadéquation aux normes littéraires en usage au moment historique où vivait le poète. Aux yeux de ses contemporains, Nerval était un écrivain estimable mais nécessairement tout *autre* qu'il n'est pour nous. Et à ses propres yeux sans doute également. C'est le malentendu le plus grave qui puisse survenir en littérature : un homme écrit une œuvre dont il n'a pas le moyen d'apprécier toutes les résonances, elle n'existe pas, pour lui et les témoins de sa vie, de la même manière qu'elle existe pour nous ; elle vérifie cette loi que le jugement esthétique, le regard du lecteur font partie de la création littéraire. Cette situation « critique » (et l'on nous permettra de jouer sur le mot) n'est pas exceptionnelle, mais Nerval en représente certainement un exemple limite. Le résultat est que son œuvre est en même temps mineure et majeure, simple et labyrinthique, transparente et obscure, limpide et trouble, lisse et vertigineuse. On comprend que notre temps ait été séduit par tant d'ambiguïté et y ait trouvé matière à d'inlassables exégèses. Mais il serait intéressant de voir si précisément l'ambiguïté est une des richesses originelles de l'œuvre – elle se confondrait alors avec son indétermination même, la part qu'elle réserve au hasard, au devenir, aux mutations possibles et serait peut-être un des visages les plus authentiques du génie – ou si au contraire elle est introduite en elle après coup comme une semence apportée par d'autres et destinée à la féconder « rétroactivement ». Rétroaction ou anticipation, en somme ? C'est bien comme cela que se résume le dilemme, selon qu'on se place du côté de la critique ou du côté de l'œuvre. Il y a de grandes chances en fait qu'il s'agisse d'une convergence, l'œuvre accomplissant la moitié du chemin, la critique l'autre. Et c'est ici qu'il faut bien nous replacer dans cette perspective d'enrichissement dont nous parlions plus haut. Nerval le pressentait-il qui, huit mois avant sa mort, écrivait à son père ce mot d'un optimisme dérisoire : *Ma situation est bonne, quoique toute dans l'avenir ?* Peu d'œuvres ont été plus que la sienne *authentifiées* par l'avenir. Raison de plus pour voir ce qu'ont été d'abord l'homme et l'écrivain dans l'histoire.



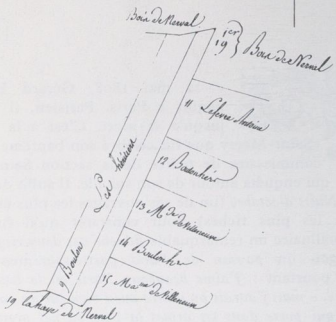
DE GÉRARD LABRUNIE A GÉRARD DE NERVAL

Le 22 mai 1808, Gérard Labrunie naquit à Paris. Parisien, il le resta jusqu'à sa mort. C'est à la paroisse Saint-Merry que fut célébré son baptême, c'est le commissaire de police de la section Saint-Merry qui enquêta autour de son suicide. Il suffit de lire ses *Nuits d'octobre* (un de ses ouvrages les plus étonnants et les plus riches) pour constater qu'il fut avant Apollinaire un remarquable *flâneur des deux rives*, avant Aragon un *paysan de Paris* particulièrement doué. Il disait pourtant : *J'aime beaucoup Paris où le hasard m'a fait naître, – mais j'aurais pu naître aussi bien sur un vaisseau, – et Paris qui porte dans ses armes la bari ou nef mystique des Égyptiens, n'a pas dans ses murs cent mille Parisiens véritables. Un homme du Midi, s'unissant là par hasard à une femme du Nord, ne peut produire un enfant de nature lutécienne.*

L'homme du Midi était Étienne Labrunie, médecin-adjoint à la Grande Armée : ses origines agenaises inspireront à Gérard toutes sortes de rêveries généalogiques sur le Périgord et la Dordogne (*J'ai bien un peu de ce sang-là dans les veines, moi, pauvre et obscur descendant d'un châtelain du Périgord*, écrit-il dans *Aurélia*), et le sacreront Prince d'Aquitaine.

Nord

S. ^{no}	N. ^o	1836	Contenances	
			Métrique	locale
D	10	Mo Laurent, Pierre, Charles, à Paris, possédant au Clos de Nerval une pièce de bois taillis. Contenant suivant les titres cinquante un ares, sept Centiares ou un arpent, et suivant la répartition cinquante un ares, soixante Cinq Centares ou Cent une perches trois Centiares; et tenant du long de l'est aux abouissantes; l'autre long de l'ouest aux her. Boulon, et à la haie de Nerval dans la largeur de pasture. Mises à la haye de Nerval et d'autre bois en un sans celle de dix huit mètres Cinq décimètres au bois de Nerval et ...	86 ¹ 1 01 13	



Cette copie conforme à la minute déposée à la Mairie de Mortefontaine
 Neuville le 1^{er} mai 1837

(Signature)

Sud

Ouest.

Le clos de Nerval... auquel le poète devra le pseudonyme qu'il rendit célèbre.



La baronne de Feuchères en amazone

La femme du Nord était Marie-Antoinette-Marguerite Laurent, fille d'un marchand linge de la rue Coquillière à Paris : c'est elle qui attachera Gérard à la terre du Valois d'où sortait sa famille. Il a raconté non sans humour les circonstances lointaines auxquelles il dut de voir le jour. Son grand-père, alors jeune homme, avait laissé échapper un cheval dont il avait la garde : blessé par des réprimandes paternelles peut-être trop vives, il quitta la maison pour se réfugier chez un oncle qui habitait entre Ermenonville et Senlis. Il l'aïda à cultiver son champ et épousa sa fille peu avant la Révolution. Le couple eut un enfant : la future mère de Gérard. Le champ cultivé était situé sur l'emplacement d'un ancien camp romain et a conservé le nom du dixième des Césars : le clos de Nerval (un terrain de cinquante et un ares, à moins d'un kilomètre de Loisy) auquel le poète devra le pseudonyme qu'il rendit célèbre.

Si Gérard a insisté sur cette histoire, c'est qu'il est extrêmement sensible à tout ce qui touche à ses origines. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un regard sur la foisonnante notice généalogique manuscrite qu'il s'était établie et où le délire et l'érudition, la mégalomanie et l'imagination étymologique se conjugent pour lui bâtir une double hérédité de héros¹. Mais c'est aussi que le Valois a été le vrai cadre, le vrai décor de son enfance. Il est mis en nourrice à Loisy, il va vivre à l'âge de deux ans à Mortefontaine chez son grand-oncle Antoine Boucher, il y retourne plus tard en vacances. C'est assez pour qu'un enfant se souvienne et que se prennent dans la transparence de sa mémoire des images qui composeront ce que J.-P. Richard a fort justement appelé une « géographie magique ».

Ces images, ce sont d'abord des paysages : des étangs où se reflètent les lueurs du couchant, des nuages pourprés, des grottes dans les bois, les nénuphars qui couvrent les rives de la Nonette et de la Thève. On sait combien ces aquarelles abondent dans l'œuvre de Nerval. C'est un décor qui s'élargit à toute une province où, de Senlis à Ermenonville, rôde l'ombre de Rousseau, où flottent pêle-mêle les souvenirs du marquis de Girardin et de ses *illuminés*, ceux des fêtes du *bouquet* de l'arc. Il y a aussi des scènes précises : la baronne de Feuchères paraissant en amazone sur les pelouses du château de Mortefontaine (le *château rougeâtre à coins de pierre*) ; l'oncle Boucher devant sa maison (*un ermitage jaune aux contrevents verts où serpente la treille*), tel que Gérard le reverra en rêve dans *Aurélia* avec son *costume ancien dont les couleurs semblaient pâlies* et sa *figure souriante sous ses cheveux poudrés*, ouvrant à son petit-neveu les secrets de sa bibliothèque ou lui enseignant que *Dieu, c'est le soleil*. Il y a enfin ces figures de jeunes filles en fleurs à l'ombre desquelles s'abrite l'enfance de Gérard (*J'étais toujours entouré de jeunes filles ; — l'une d'elles était ma tante ; deux femmes de la maison, Jeannette et Fanchette, me comblaient aussi de leurs soins*). Elles prendront dans ses

1. M. J. Richer en a tenté le déchiffrement complet dans son récent ouvrage : *Nerval, expérience et création*.